

Legendes



du Passé, du Présent, de l'Avenir

M 1213-00 - 15 F

LEGENDES N° 00 - AOÛT 1982 - FRANCE 15 F - 00 057 15 - CANADA 35 C



CHER VIEUX SAM

Jean-Louis LE BRETON

Le vieux Sam savait qu'il allait mourir et que personne ne s'en souciait. Il sentait bien qu'au bout du chemin le grand saut le guettait. C'était naturel. Il avait tout fait pour retarder ce moment. Sans doute plus que d'autres. Mais à la croisée des deux univers, il allait partir en n'emportant qu'une partie de lui-même. Le reste, il l'avait perdu en route, ou bien on le lui avait volé.

Il n'était plus qu'une ombre, une caricature d'humain que la société cachait aux yeux du monde. Assis en tremblottant dans l'un des quatre vingt lits du dortoir de l'hospice, il regardait la pendule. Et chaque tour d'aiguille le conduisait un pas en avant vers ce qu'il redoutait.

Dans un repli de sa conscience, il entendit la porte grincer, et ce bruit se répercuta contre les hauts murs gris, couvrant les murmures et les conversations de lit à lit. Le surveillant entra. C'était un antillais et la couleur de sa peau contrastait avec la blancheur de sa blouse. Il était suivi d'un jeune médecin silencieux et mal à l'aise.

Le noir s'approcha de Sam et souleva le drap pour découvrir les jambes incroyablement maigres qui émergeaient de la chemise de nuit comme deux cannes noueuses et tordues.

— Alors grand-père, on s'est encore oublié ?!

Puis à l'adresse du médecin :

— Vous savez, il n'est pas grabataire. Mais il n'y a rien à faire. C'est pire qu'un gosse. On dirait qu'ils le font exprès pour se faire remarquer. Pour qu'on s'occupe d'eux.

L'autre tournait les yeux comme pour éviter de poser son regard sur le drap sale.

— J'ai sonné, dit le vieux Sam honteux et sur la défensive.

— Tu dis toujours ça APRES ! Je n'ai rien entendu. Il faut encore te refaire ton lit. C'est la troisième fois cette semaine. Je suis obligé de te mettre à l'amende, grand-père. Privé de quart de vin pendant quinze jours

— C'est un peu sévère, dit le jeune médecin sortant de sa réserve.

— C'est le règlement.

« Sale nègre » souffla Sam pendant qu'il le prenait dans ses bras pour le poser sur la chaise. Habitué à ce genre de réflexions, le noir ne répondit pas et commença à rouler le drap en boule.

Le médecin s'assit à côté de Sam et ouvrit un dossier qu'il avait posé sur ses genoux. Il parla à voix basse, comme pour éviter que les autres vieux n'entendent ses propos et qu'ils se mêlent à la conversation.

— je vois là que vous n'avez pas de famille...

— Non docteur. Ma soeur est morte il y a cinq ans. A l'hospice, elle aussi.

— Vous êtes né en 1950 et vous avez eu quatre vingt sept ans le mois dernier.

— ...mmmm...ouais, grommela Sam qui avait perdu toute fierté pour son âge.

— J'ai bien regardé vos états de santé. Les jambes sont un peu faibles, mais le reste va bien. Il faut marcher plus souvent.

— Pour aller où docteur ? Vous vous êtes promené dans les couloirs ?

Le médecin ne répondit pas et changea de sujet. Il ne voulait pas se perdre en préliminaires et ne tenait pas à discuter longtemps avec Sam. Il posa les mains à plat sur son dossier et regarda le vieux dans le fond des yeux avec un mélange d'aplomb et de candeur.

— Je ne vais pas y aller par quatre chemins, dit-il. Ce que je suis venu vous proposer peut bouleverser votre vie. Vous avez peur de mourir, n'est-ce pas ?

Sam le regarda sans répondre. Il jugeait ce gamin qui parlait à la légère de choses si graves. Mais il n'avait rien à lui dire et se tut. L'autre laissa passer quelques secondes et reprit :

— Bon. Je vais vous parler franchement, bien qu'il s'agisse de quelques chose...euh...disons quelques chose qui n'est pas tout à fait officiel. D'ailleurs je vous demande d'être discret.

Comme Sam ne réagissait toujours pas, le médecin continua :

Ce dont nous avons besoin, c'est de volontaires pour tester un nouveau médicament. Un produit contre les effets du vieillissement...

— Vous avez besoin d'un cobaye, dit Sam.

Malgré les formes, le vieux avait très bien saisi la situation.

— Ca n'est peut-être pas exactement le terme. Mais en quelques sorte, il s'agit de cela. Bien sûr, c'est absolument sans danger. Et de toute manière, vous serez sous surveillance médicale constante.

— Qu'est-ce que j'y gagne ? demanda Sam avec une grimace d'usurier.

L'argent était la seule valeur solide à laquelle se raccrochaient les vieillards de l'hospice.

— Mais...c'est un travail comme un autre. Vous serez payé, bien sûr. Et au bout du compte c'est peut-être une seconde jeunesse qui vous est offerte...



Le blabla du toubib n'intéressait pas Sam.

— Combien ? dit-il.

Pris de cours, le médecin ouvrit fébrilement son dossier. Il feuilleta quelques pages, revint en arrière, cherchant des yeux le montant de l'allocation versée aux volontaires. Il finit par la trouver et tendit la feuille à Sam en lui montrant le chiffre du doigt.

Le vieux l'attrapa et la colla sur le bout de son nez.

— Dites-moi combien ça fait, je n'arrive pas à lire.

Le médecin, reprit la feuille, et après avoir regardé de droite et de gauche, lui glissa le chiffre à l'oreille.

Le visage de Sam s'épanouit, creusant ses rides et découvrant un horrible sourire édenté.

— D'accord ! dit-il.

Il n'y a plus de moralité, même chez les vieux » songea le médecin en faisant signer la décharge à Sam. « C'est l'hospice qui les rend comme ça » conclut-il en quittant le dortoir avec soulagement.

On transféra Sam dans une clinique privée où il connut l'expérience,

fièrement, je viens même de lire un roman d'Emile Zola !

— Et vos jambes ?

— Oh la la ! Je marche ! Tout marche ! D'ailleurs je suis allé chercher le livre à la bibliothèque tout seul et sans canne.

— Vous ne lisiez pas beaucoup auparavant ?

Le visage de Sam se rembrunit.

— L'hospice, c'est la misère de l'âme, dit-il.

Le médecin sourit. C'est le ton du vieux qui l'avait amusé.

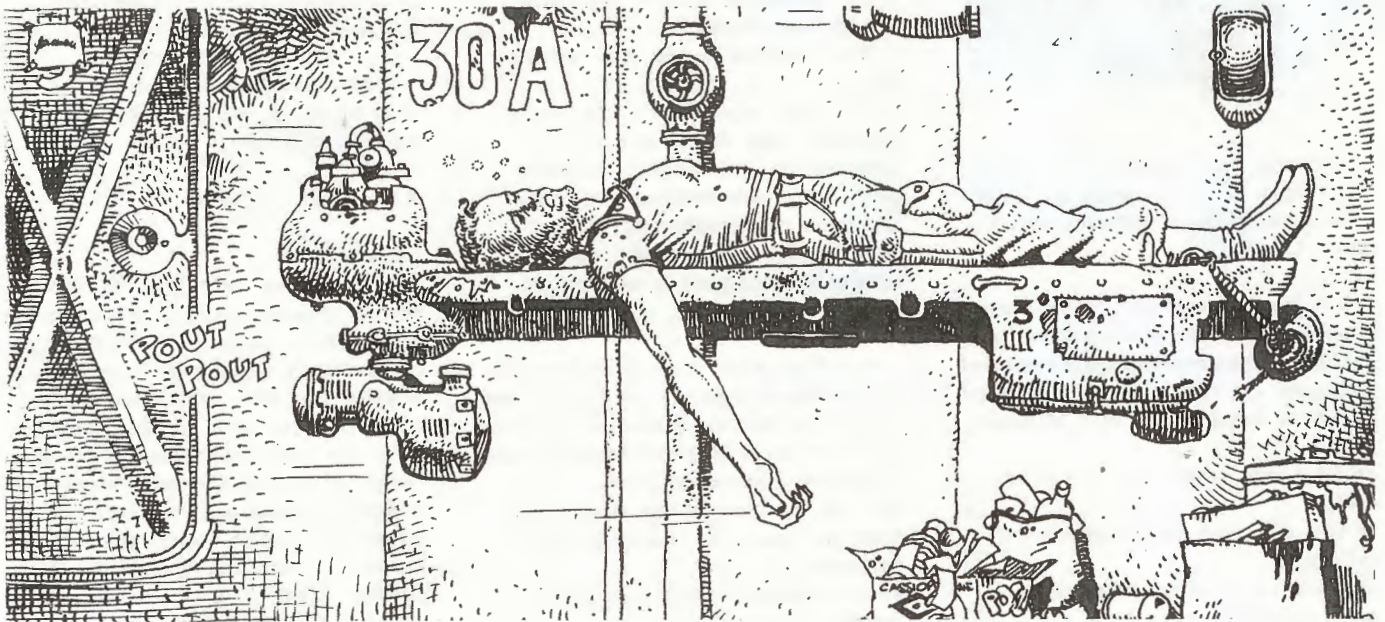
Le traitement dura plusieurs mois. Si Sam ne montrait pas de signes cliniques évidents de son rajeunissement, nul ne songeait à nier qu'il n'était plus le même

une récession de l'arthrose et même une reformation du tissu osseux. L'ensemble du squelette aurait dû à la fois se consolider et s'assouplir. Mais regardez. Les deux clichés sont identiques. Quelque chose n'a pas fonctionné.

— Laissez moi voir, dit Sam en s'approchant.

On lui avait payé une paire de lunettes qu'il chaussa. Il avait une allure presque professorale qui inspirait le respect. Le médecin se recula pour lui laisser la place. Sam regarda longuement les radios avant d'émettre une opinion.

— Il me semble que l'évolution est nette, conclut-il sans beaucoup de conviction. « Et de toute façon, s'empres-



nouvelle pour lui, de la chambre individuelle. Loin de se plaindre de sa solitude, il passait ses journées devant le poste de télé couleur. Il prenait un plaisir infantile à changer sans cesse de programme. Deux fois par jour une infirmière venait le piquer.

— Alors Sam, vous ne regrettez pas vos amis de l'hospice ?

On continuait à lui parler comme à un enfant, mais il s'en fichait complètement. Il avait repris de la vitalité et ne pissait plus au lit. On lui servait des repas convenables et personnes ne parlait de le priver de dessert ou de quart de vin.

Les premiers temps, l'expérience médicale dont il faisait l'objet était le moindre de ses soucis. Régulièrement des médecins venaient l'interroger ou lui faire passer des tests. D'abord bougon, il finit par être plus coopératif et même à prendre un certain plaisir à ces entretiens qui le valorisaient.

— Comment vous sentez-vous aujourd'hui ?

— Ca va, dit Sam. Je ne sais pas si votre médicament est efficace, mais je reprends goût à la vie. Regardez, ajouta-t-il

homme. Il tenait des conversations et répondait avec vivacité. Il était souriant et il se promenait souvent dans les jardins. C'est en discutant avec un médecin qu'un doute le saisit. En sortant de l'une de ces séances de radiographie, telle qu'on en pratiquait régulièrement sur les volontaires.

— Quelque chose vous tracasse ? demanda Sam en se rhabillant.

Il avait choisi lui-même son nouveau costume et avait renoncé au « béret » obligatoire qu'on lui faisait porter à l'hospice.

Le radiologue se frottait le menton, l'air soucieux.

— Je n'ai pas l'impression que nous aboutissions aux résultats que nous avions espérés, finit-il par dire.

Sam le regardait, incrédule, assis sur le bord du lit de consultation.

— Voyez vous-même dit le radiologue en disposant côte à côte deux clichés sur une mire. « La première a été prise au moment de votre arrivée, et celle-ci est celle d'aujourd'hui ».

— Et alors ? questionna Sam qui n'entendait rien à la médecine.

— Normalement nous devrions observer

t-il d'ajouter, je me sens vraiment en pleine forme. C'est tout de même ça qui est important, n'est-ce pas ? »

— Bien sûr, bien sûr, dit faiblement le médecin.

Les mois passèrent, et Sam continuait de se prêter aux examens, même quand ceux-ci n'étaient pas spécialement plaisants. Tantôt on lui prélevait des parcelles de peau, des cheveux, ou d'autres infimes parties de lui-même qui partaient aussitôt au laboratoire pour analyse. Sam mesurait mieux la portée de l'expérience. Son esprit s'était réouvert. Il comprenait qu'en se surpassant, la recherche médicale visait à repousser les frontières de la mort. C'était le destin de l'humanité qui était en jeu. A une époque où voyager dans l'espace était devenu monnaie courante, le vieillissement de l'homme était un problème capital. A sa manière, il se sentait presque un héros. Il voulait être le premier vieux... très vieux ! Plus tard, son nom resterait gravé dans les manuels d'histoire et peut-être même dans le dictionnaire. Cette pensée l'excitait.